

Manif d'art, la biennale de Québec « Si petits entre les étoiles, si grands contre le ciel »

Nathalie Côté

Numéro 132, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, N. (2019). Compte rendu de [Manif d'art, la biennale de Québec « Si petits entre les étoiles, si grands contre le ciel »]. *Inter*, (132), 56–57.

MANIF D'ART, LA BIENNALE DE QUÉBEC

« SI PETITS ENTRE LES ÉTOILES, SI GRANDS CONTRE LE CIEL »

► NATHALIE CÔTÉ



> Felipe Castelblanco, *Driftless*, 2018. Photo: Ricardo Savard.

LA NATURE DE L'ART ACTUEL

On ne répétera jamais assez combien on apprécie la Manif d'art, désormais l'unique biennale en art actuel au Québec. Depuis sa première édition, au début des années deux mille, c'est chaque fois une occasion de se connecter avec l'art contemporain international et ce qui se fait de mieux ici.

Le thème inspiré des mots de Leonard Cohen, « Si petits entre les étoiles, si grands contre le ciel », reprend les paroles de la chanson *Stories of the Street* de 1967. Ce thème ouvert, poétique, permet d'envisager, à travers l'ensemble des œuvres, l'état actuel du monde et le péril environnemental.

Les 19 œuvres rassemblées au pavillon Lassonde du Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) sont à envisager comme des éléments participant au récit du commissaire, à son *statement*, plus que le produit d'un froid portrait de la production contemporaine. Dans sa sélection, le commissaire anglais Jonathan Watkins, directeur de la galerie Ikon à Birmingham, a donné une place importante aux artistes des Premières Nations. En fait, 25 % des œuvres présentées sont signées par des artistes d'origine autochtone. En ce sens, les pièces choisies participent au questionnement de notre rapport à la nature, à notre environnement et à ce qui définit l'art actuel.

Jonathan Watkins a sélectionné des œuvres de format moyen, photos, gravures encadrées, sculptures sur socle, mais aussi des pièces plus conceptuelles et monumentales. Cet éclectisme a créé une dynamique visuelle stimulante.

L'installation *Le bruit des icebergs* (2017) de Caroline Gagné témoigne de la fonte des glaciers en créant un espace plus poétique qu'illustratif, où le spectateur est immergé dans un jeu de reflets et de sons subtils. On constate que le cri d'alarme face à la fonte des glaciers s'étend bien au-delà des discours scientifiques et environnementalistes.

L'installation de l'artiste québécoise était présentée non loin d'une sculpture inuite, une œuvre qui s'inscrit dans une tradition proche du rêve et du surréalisme. Celle-ci évoque le chamanisme du territoire du Nunavut. Cette sculpture en os de baleine de Manasie Akpaliapik, *L'homme et le hibou*, rappelle combien les baleines sont des mammifères fascinants, mais fragilisés par la pollution et la chasse.

La présence de cette œuvre traditionnelle, de surcroît réalisée en 2000, est incongrue dans une exposition d'art actuel, quoiqu'elle apparaisse presque essentielle au propos du commissaire. Elle vient, en effet, souligner l'apport des cultures autochtones dans la recherche de solutions face aux

enjeux environnementaux actuels, dans la redéfinition de notre rapport à la nature. Elle fait écho aux matériaux utilisés par plusieurs artistes contemporains qui récupèrent et transforment des matières existantes.

On peut tout de même se demander si la sculpture, en processus d'acquisition par le Musée national des beaux-arts du Québec, comme le soulignait le conservateur de l'art actuel Bernard Lamarche lors de la visite de presse, sera intégrée à la collection d'art actuel du Musée ou à celle d'art inuit, qui possède déjà plusieurs œuvres de l'artiste.

Les pièces d'artistes autochtones illustrent différents rapports à la nature en mettant l'accent sur les cultures et les modes de vie ancestraux, des modes de vie en voie de disparition, à protéger et à valoriser. Il en est ainsi du travail de broderie intimiste de l'artiste suédoise Britta Marakatt-Labba qui s'inspire de sa culture samie, dont le peuple nomade est originaire du Nord de la Suède.

Cette présence d'œuvres plus traditionnelles, presque étonnante dans une exposition d'art actuel, peut s'envisager comme une façon de démocratiser l'art contemporain, de le rendre plus accessible, à l'instar de l'œuvre de Vija Celmins, originaire de Lettonie. Sa gravure sur papier, représentant un ciel noir étoilé, semble une des sources d'inspiration du thème de la biennale.

En somme, les pièces plus intimistes, de facture traditionnelle, agissent tels des repoussoirs face aux œuvres plus actuelles, et vice versa. Elles participent, chacune à leur manière, au questionnement sur l'avenir de l'humanité.

PLAIDOYER POUR L'EXPÉRIMENTATION

Les installations monumentales présentées à la Manif contribuent aussi à la réflexion sur l'environnement, mais avec les moyens les plus actuels qui soient. L'artiste argentin Tomás Saraceno conçoit des utopies réalisables grâce aux outils technologiques et aux matériaux récupérés. Son installation, déjà présentée en 2016 au Palais de Tokyo, à Paris, s'inscrit dans la volonté de passer de l'ère des déchets à une réconciliation avec la terre. Une des projections vidéo illustre en temps réel les fréquences électriques dans le ciel de Berlin, où vit l'artiste. Ses œuvres conceptuelles et technologiques utilisent les outils actuels de mesure des composantes atmosphériques. Le résultat reste mystérieux, voire hermétique, mais témoigne des outils possibles mis à la disposition des artistes contemporains.

C'est l'œuvre *Systemus postnaturalis* (2016-2017) de l'artiste tchèque Křištof Kintera, présentée dans cette version pour la première fois à Québec, qui est la plus brûlante d'actualité, formellement étonnante et irrévérencieuse. Il a construit une île faite de résidus de fils et de circuits électroniques ainsi que de divers morceaux d'ordinateurs, produits de l'obsolescence programmée, pour occuper un vaste espace du Musée. L'île, qui évoque un continent de plastique, semble être une excroissance de systèmes pouvant se déployer à l'infini. C'est aussi une ville qui suggère un monde postapocalyptique, à la fois terrifiant dans l'illustration du sous-terrain de nos existences et jouissif dans l'utilisation de matériaux récupérés, parfaitement banals et communs. Et en cela, il faut avouer que cet assemblage de fils et de circuits électroniques désuets, descendant du *ready-made*, questionne encore les codes, même plus d'un siècle après *Fountain* de Marcel Duchamp. Il questionne encore l'espace d'exposition, la valeur de l'œuvre d'art et l'autorité des lieux, de surcroît lorsqu'il s'agit d'un musée.

Dans un esprit semblable, le Québécois Daniel Corbeil a construit, avec *La cité laboratoire*, une tour futuriste arborant des étages de plantes réelles en croissance, sorte de fusion entre la maquette d'un immeuble et de petites serres où poussent diverses plantes. La sculpture traite de la nature et des problématiques auxquelles le développement urbain fait face. Sa sculpture résonne dans un monde où de plus en plus d'immeubles et de développements urbains intègrent le milieu végétal.

Commentant aussi le développement urbain, l'artiste anglaise Cornelia Parker a utilisé, pour sa sculpture éphémère, des planches de bois qui ont été récupérées d'habitations modestes chinoises démolies pour laisser place à la construction de gratte-ciel. Les planches suspendues par des fils en font une sculpture aérienne, simple et très formelle. L'œuvre traite d'une manière indirecte de la transformation du paysage et de l'envahissement des espaces de vie traditionnels par le développement à outrance.

LES CENTRES D'ARTISTES, UNE CONTRIBUTION ESSENTIELLE

La multiplication des événements parallèles à l'exposition centrale présentée au Musée est sans doute l'une des forces de cette édition, donnant encore plus d'envergure à l'événement. On pense notamment à l'installation de Felipe Castelblanco, d'origine colombienne, présentée à La Bande Vidéo : on le voit naviguer sur divers cours d'eau à bord d'une embarcation de fortune. Il a traversé différents pays, a navigué sur le fleuve Saint-Laurent, pagayant sur son embarcation improbable depuis 2012.

En plus de cette excellente installation présentée à La Bande Vidéo, il faut nommer les dizaines d'événements affiliés à la Manif d'art, du centre d'art Sherpa à la Galerie Bécot, qui ont contribué à dynamiser le milieu de l'art de Québec.

Nadia Myre, artiste montréalaise d'origine algonquienne, a présenté au Lieu, centre en art actuel, dans la série des multiples expositions périphériques à l'exposition centrale, l'installation vidéo *Living with Contradictions* qui relate une conversation lors d'un sommet sur l'art autochtone au Centre des arts de Banff, en Colombie-Britannique, en février 2016. Le documentaire expose une très intéressante conversation d'artistes intercalée d'images d'objets sculptés.

Présentée uniquement en anglais, la vidéo aurait mérité une présentation avec des sous-titres français. Elle révèle les réflexions d'artistes autochtones sur leurs propres traditions de réalisation d'objets et met en perspective les enjeux soulevés par la sculpture *L'homme et le hibou* présentée au Musée. Salote Tawale y souligne que jadis « les objets étaient détruits puisque c'était un moyen de garder les connaissances au sein de la tribu. Les objets étaient détruits pour qu'aucune tribu ne puisse s'en emparer, mais tout ça a changé maintenant ». L'installation vidéo de Nadia Myre témoigne du rôle important que jouent les expositions présentées dans les centres d'artistes dans la biennale d'art de Québec.

L'ART ACTUEL, UNE CONSTRUCTION COMME LES AUTRES ?

En somme, la Manif d'art de 2019 questionne notre place dans le monde et la nature. Elle parle de diverses formes de pollution, mais sans être trop moralisatrice quant à l'impact de l'humain sur la nature, à la surconsommation, etc. Non... la morale est ailleurs...

D'ailleurs, le commissaire n'écrit-il pas que « [l]a participation d'artistes autochtones (notamment des Premières Nations et Samis) – dont les peuples ont occupé le territoire avant la construction des villes – est très pertinente, [qu']elle contribuera à nous sensibiliser au fait que notre regard sur les choses, tout comme notre système de valeurs, est le fruit de notre culture » ?

Cette Manif d'art rappelle que l'histoire de l'art n'est plus exclusivement centrée sur une histoire liée à l'Europe et ses descendants. Elle pointe les enjeux auxquels est confronté le monde de l'art actuel et répond au défi de donner une plus grande place aux artistes autochtones, révélant leurs prises de parole.

À cet égard, il faut reconnaître le travail de la biennale de Québec de tenter de rétablir un équilibre. En même temps, on peut aussi se demander si cette volonté, si noble soit-elle, ne se fait pas au détriment de l'exploration formelle, de l'expérimentation. Or, est-on encore à une époque où l'originalité se trouve dans l'exploration pour l'exploration ? Peut-être que la nouveauté, épuisée par les tables rases successives du XX^e siècle, loge désormais autant dans les origines du message que dans l'œuvre elle-même. ◀



> Caroline Gagné, *Le bruit des icebergs*, 2016.
Photo : Idra Labrie/MNBAQ.

En 1998, **Nathalie Côté** obtenait une maîtrise en histoire de l'art de l'Université de Montréal. Elle a été successivement critique d'art au magazine *Voir* de Québec et au journal *Le Soleil* de 1998 à 2008. Elle publie régulièrement des textes dans les revues d'art et est actuellement coordonnatrice du journal communautaire *Droit de parole*, le journal des luttes populaires des quartiers centraux de Québec.